

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Nous commençons aujourd'hui la tâche nouvelle que nous nous sommes imposée. Le bienveillant encouragement qui vient d'accueillir notre *SPÉCIMEN*, nous rassure sur le succès de notre œuvre. Nous ne nous dissimulons pas toutefois combien sont nombreuses les difficultés que nous rencontrerons sur notre route, combien grandes et cependant légitimes les exigences du public devant lequel nous nous présentons. Nos efforts du moins seront en proportion de ces difficultés et de ces exigences; et nos ressources, quoique bornées, deviendront puissantes par l'appui généreux et intelligent que nous promettons nos abonnés. Nous nous adressons à tout ce qui prend une part plus ou moins directe au mouvement religieux ou intellectuel de notre époque, à tous ceux que la curiosité, que le désir de savoir anime, à tous ceux qui aiment et comprennent les livres, à tous ceux surtout qui portent un intérêt profond et sincère à la religion et à la morale. Ceux-là doivent venir et viendront à nous, parce que notre but est saint, intelligent et social; parce qu'il intéresse tous les gens sensés, tous les esprits droits, tous les hommes amis de leur pays; parce qu'il consiste, en un mot, à répandre dans toutes les classes du peuple, jusqu'au fond des campagnes, des doctrines avouées par le catholicisme et la morale la plus pure. Est-il un but, est-il une pensée qui soit l'expression plus complète d'une pensée et d'un besoin publics? Est-il une œuvre plus opportune, et qui doive rallier à elle plus de sympathies, à une époque où tous les esprits se préoccupent des moyens d'améliorer l'état religieux et moral de la société? De quelque parti politique que l'on soit, il est un terrain sur lequel les gens sensés se rencontrent aujourd'hui, c'est celui de la religion et de la morale. A l'œuvre donc! Écrivains et lecteurs, nous sommes tous les champions de la plus belle et de la plus sainte des causes; et qui refuserait son concours à une œuvre qui coûte si peu et qui, Dieu aidant, promet d'être si féconde en heureux résultats?

Les personnes, à qui nous adressons notre feuille et qui ne l'auront pas renvoyée dans le cours de ce mois, seront considérées comme abonnés.

CONSIDÉRATIONS

SUR L'ÉTAT DU PROTESTANTISME EN ALLEMAGNE.

Le principe du gouvernement qui régit la Prusse est tout à la fois militaire et protestant.

Il en est résulté que le dernier roi, Frédéric-Guillaume, redoutait au même degré la propagation des principes catholiques et des idées généreuses.

Originellement, c'était l'envie d'opposer la Prusse protestante à l'Autriche catholique, qui avait engagé les rois de Prusse à se présenter comme les champions du protestantisme en Allemagne; mais quand l'ambition politique de la Prusse a été plus ou moins satisfaite, le cercle de ses prétentions réformatrices s'est agrandi, et présentement, ce n'est plus seulement sur la considération germanique et les dissidents polonais, mais c'est encore sur la France et la Savoie, le Piémont, les provinces Belges et les cantons catholiques de l'Helvétie, que la Prusse voudrait étendre son influence dogmatique, ainsi que le réseau de ses douanes. Ce vieux calcul politique des marquis de Brandebourg et des premiers rois de Prusse avait pris tous les caractères d'un fanatisme haineux, et c'est une disposition qui n'a pas changé depuis la mort du feu Roi. Heureusement que ce fanatisme est rempli d'inconséquence et de gaucherie, en ce qu'il est tout à la fois ardent et pédant, sournois et tracassier. On n'a certainement pas lieu de s'en alarmer pour le triomphe ou la perpétuité du catholicisme; mais le cabinet prussien n'en est pas moins resté le principal foyer de la propagande anticatholique.

Il est assez connu que la propagande, ou les prétendues missions anglicanes, ont toujours pour objet principal un intérêt mercantile.

L'empereur de Russie s'est borné, jusqu'à présent, à persécuter le catholicisme dans ses États, et peut-être aussi dans les pays orientaux dont il a mérité la conquête ou l'asservissement politique.

Mais le feu roi de Prusse a réuni dans une seule communion les luthériens

avec les calvinistes, ses cosectaires, en leur prescrivant je ne sais quelles cérémonies, et leur imposant le culte des images. C'est lui qui a composé le *Rituel* et dirigé la Liturgie de cette nouvelle secte. Il a fait imprimer des Bibles suivant la vénérable traduction du docteur Luther; il envoyait des missionnaires et soudoyait des évangélistes; il a institué des diacres; il a établi des chaires de protestantisme à l'étranger; enfin, les agents diplomatiques du Roi, son fils, sont obligés, encore aujourd'hui, de se conformer à ses instructions théologiques, ainsi qu'on vient d'en avoir la preuve à Turin, où M. le comte de Waldbourg-Truchsis, envoyé de Prusse, a cru pouvoir autoriser et légaliser le mariage d'un hérésiarque vaudois, sujet piémontais. Ce prince calviniste agit avec toute l'autorité d'un patriarche, et son ministre des affaires étrangères est l'évêque du dehors. A propos d'un mariage mixte, et à l'occasion de M. l'archevêque de Cologne, on a vu dernièrement que le cabinet de Berlin pouvait sacrifier sa théologie; et c'est le cas de se rappeler avec Bellarmin que l'orgueil sectaire et l'hérésie ont toujours été la cause et l'effet de l'aveuglement. *Cæcitas mater et filia*

La censure exercée dans les États allemands au profit de la couronne de Prusse est trop rigoureuse pour qu'un écrivain brandebourgeois ou germanique puisse nous parler équitablement des livres ascétiques et des prédications saugrenues, des missions sans résultat, des affiliations aux sociétés bibliques d'Otaïti, et des autres manies théologiques du dernier roi de Prusse. Nous allons suppléer au silence de ces écrivains, et l'on verra que tous les faits cités par nous ont été puisés dans les journaux *évangéliques*, les relations *adifiantes* et les autres publications de ces propagandistes.

Le monde religieux n'est pas moins troublé ni moins agité que le monde politique; mais, suivant la singulière expression d'un ministre prussien, l'Allemagne est surtout dans un état de fermentation *très-intéressant*. Toutes les divisions du protestantisme ont marché dès l'origine à leur dissolution; elles sont arrivées à leur terme inévitable, et une partie de l'Allemagne protestante a fini par se prononcer hautement pour le déisme: ce n'est pas d'une manière obscure ou partielle, dans quelque cercle étroit pour les limites ou borné pour l'autorité; c'est avec une publicité manifeste, par grandes masses, et sous la conduite du clergé protestant.

Le système actuel, qu'on appelle *NEOLOGISME*, avait fermenté longtemps sous le nom de *Critique sacrée*, d'*Évangéisme*, de *Nouvelle lumière* et de *Christianisme raisonnable*. Ces prédicateurs admettent et professent maintenant qu'il n'y a jamais eu de révélation immédiate, et que tous les miracles mentionnés dans les livres saints sont des faits purement naturels, amplifiés ou mal exprimés par les écrivains sacrés. Il est certain que le jour de Pâques, il y a quelques années, un des principaux pasteurs de Berlin a commencé son sermon par ces étranges paroles: *Quoiqu'il ne soit pas certain que Jésus-Christ soit ressuscité...* Selon ces novateurs, toute doctrine exprimée par la Bible et les Évangiles est un composé d'enseignements rationnels, revêtus d'expressions obscures et tendues, de dogmes faux ajoutés par des copistes, ou même inventés par les rédacteurs, "hommes faibles, sujets aux passions" comme nous, et, qui plus est, privés de cette masse de lumières qui font la "gloire de notre siècle." A chaque expression des livres saints les néologues attachent une idée purement naturelle. La *sanctification*, par exemple, est un effort libre et vertueux qui produit en eux la perfection; la *régénération* n'est autre chose que la sincérité dans la résolution de mener une vie morale. Suivant quelques-uns, le dogme de la chute de l'homme a quelque chose de vrai, mais c'est uniquement ce que nous en fait connaître le *sentiment intérieur*; la définition n'est pas très-claire, et l'opinion la plus générale est que ce dogme est absolument faux; mais, pour aucuns de ces docteurs, il ne saurait être appuyé sur l'autorité de la Sainte-Écriture, car elle ne contient que des *mythes* destinés à revêtir certaines vérités que la raison peut enseigner suffisamment. L'Évangile est donc, comme la Genèse et l'Apocalypse, une pure mythologie. Voilà pour la doctrine; et voici quant à la morale:

Un livre de cantiques de Magdebourg, dont on vient de nous envoyer un exemplaire, appelle la croyance au diable et à l'enfer une *vieille superstition*; mais il consacre en même temps toute une division de formules destinées à dissiper la crainte des revenants et leur influence sur les esprits de l'air. Ce même livre contient une longue suite de cantiques et de méditations, non pas sur le renoncement à soi-même, que l'Évangile a prescrit et que le Sauveur du monde est venu pratiquer, mais sur l'*amour tendre et réfléchi* que nous

devons avoir pour nous-mêmes, et sur les soins assidus " que nous devons donner à notre propre corps, et compagnon chéri de notre intelligence."

Il est pourtant honteux et malheureux, dit le *Magasin évangélique de Genève*, tom. III, page 28, que l'on ait amené les protestants d'Allemagne à chanter publiquement dans la maison de Dieu des choses pareilles à celles-ci...

On vient aussi de publier à Weymar un recueil d'oraisons dans lequel une amante abandonnée se plaint à Dieu de l'inconstance de son amant, en attribuant à l'action de la Divinité sur son être l'ardeur qui la consume et la jalousie qui la fait languir. " En effet, observe l'auteur ascétique ; et qu'est-ce " donc que l'amour humain, avait dit madame de Staël, si ce n'est l'essai des " ailes de l'âme ?"

On est d'abord étonné de trouver une prière établie sur un texte de madame de Staël ; mais, comme on le voit, c'est une oraison pour des amantes abandonnées et néologues ; et la prière XVII, où " l'homme robuste et malheureux se dispose à briser les chaînes de sa vie," est également fondée sur l'autorité biblique et néologique de cette pensée et *supérieure baronne*, comme l'appelle l'auteur allemand.

L'orgueil, la sensualité, la révolte, la vengeance, le meurtre même, en certains cas, se trouvent adoucis, sanctionnés et consacrés par la néologie calviniste, et l'on n'a pas oublié qu'un ministre évangélique était allé donner la scène au meurtrier de Kolzebeu pendant qu'il soutenait que son crime était un acte de vertu. Au dernier anniversaire de la réformation, certains prédicateurs ont pris occasion de cette fête si pieuse et si chrétienne pour exhorter la jeunesse des Universités à conquérir sur les autorités souveraines, et par la force, l'antique liberté des Germains. Ces nouveaux réformateurs viennent enfin de nous accorder que Luther et Calvin, Zwingli, Mélancton, Ridley, n'étaient autre chose que les néologues de leur siècle ; " c'est de leurs bras " nerveux, nous disent-ils, qu'en saisissant la liberté religieuse, ces grands et " vertueux génies nous ont imprimé le généreux élan qui nous fait mouvoir " aujourd'hui !"

Quant à la réunion qui s'est opérée dans les Etats prussiens entre les luthériens et les calvinistes, on en a fait grand bruit, et l'on voit le jugement qu'il faut en porter. Ces dissidents n'auraient jamais pu s'accorder entre eux s'ils avaient suivi les confessions de leurs sectes particulières, ainsi que les actes de leurs synodes, et les deux sectes néologues de l'Allemagne n'ont pu se réunir que parce qu'elles voulaient se confédérer pour rejeter la divinité du verbe et celle des livres saints. Ce sont deux cadavres qui s'étaient soulevés un instant pour se tendre la main, et qui sont retombés dans la même fosse.

Cette réunion de sectaires a pris le nom de Chrétiens évangéliques ; c'est d'abord pour se soustraire aux décisions des premiers réformateurs, et pour pouvoir ensuite attaquer ouvertement certaines vérités que ces hérésiarques avaient épargnées.

Il ont trouvé des cosecitaires en France, mais les Néologues français veulent qu'on les suppose chrétiens, et même calvinistes. Ces associés affectent encore chez nous un certain respect pour la Bible ; ils se cachent derrière leur échafaudage de confessions et de professions de foi disparates, et c'est du moins une espèce de rempart contre leurs nouvelles lumières.

Après avoir montré que la doctrine et la morale chrétiennes sont également entilées des sectes protestantes, nous pourrions exposer ici ce qu'on cherche à leur substituer ; mais nous reviendrons plus tard, et nous l'avons déjà fait entrevoir. On connaît par l'expérience par la révélation quelle est la férocité de l'orgueil humain, quand il n'est dominé par aucune idée religieuse ; on a toujours commencé par des déclamations libérales, et l'on a fini par des crimes : les Hévétiens ont enfanté les Robespierre, et les Sévôque ont tous jours produit des Néron.

Il est quelques traits particuliers aux néologues allemands que je ne puis passer sous silence et qui les font distinguer au premier coup d'œil. C'est un mélange enoué de vile et d'inferme, de mielleux, d'arrogant et de naïf, de mystique et de romantique, de germanique enfin, qu'on trouve inconvenable et qui ne peut s'exprimer. Ces hommes, qui rejettent la rédemption, admettent toutes les superstitions connues. Dans la même tête on trouve amassées les opinions de Pythagore et la philosophie de Kant ; le pyrrhonisme de Voltaire et la croyance aux enchantements ; la plus ridicule exaltation pour les temps gothiques et pour la chevalerie, avec une âpreté révolutionnaire et toute la sécheresse du philosophisme : ils voueront à la lune un culte d'amour qu'ils refusent au Créateur ; ils sont impies, si vous leur demandez les œuvres du chrétien ; mais vous les trouverez toujours catholiques dans leurs poèmes et dans leurs compositions littéraires. La morale de Lycurge y paraît à côté de celle d'Épicure. Ils ne veulent pas croire aux miracles de Jésus-Christ, mais il ne doutent point que les magnétiseurs ne chassent les démons, et qu'un sorcier de Marbourg ne fasse danser les morts. Enfin des ministres protestants, des princes philanthropes et des savants renommés professent ouvertement la magie, et ce n'est pas seulement l'Allemagne protestante qui nous présente aujourd'hui ce phénomène de l'impunité. Dans les temps extraordinaires, l'extraordinaire soulève ses voiles, et l'un des jugements de Dieu contre ceux qui rejettent le royaume du ciel est peut-être de le laisser pénétrer dans les secrets du royaume des ténèbres.

" Le mal est parvenu à son comble, écrit un auteur dont le témoignage ne " sera pas suspect ; les effets visibles de l'impunité et ceux qu'on prévoit en " core, ont fait frémir les chrétiens ! Les cris poussés en l'honneur de Baal " ont enfin réveillé les adorateurs du vrai Dieu ; disons plus, toutes les causes

" secondes, accessibles à notre vue, ne suffisent pas pour expliquer le grand " travail qui s'opère actuellement dans la chrétienté... Il y a visiblement un " agent invisible, qui travaille en même temps dans tous les lieux pour opérer " un même effet... On éprouve partout une espèce de joie dans l'attente de " quelque grande œuvre spirituelle... Nos églises extérieures, divisées de fait " en deux parts si distinctes, les incrédules et les croyants, ne peuvent rester " plus longtemps unies. Même au dehors, il ne peut exister d'alliance entre " le Christ et Béliat, dès que Béliat ne se déguise plus.

" Les choses en sont au point que bientôt peut-être cette union ne sera " pas plus possible qu'elle n'est perdue : et les chrétiens qui ne voudront pas " rompre ouvertement avec les néologues se verront à la fin rejetés de ceux " et dans tous les endroits où ils dominent.

" De là toutes ces églises particulières qui se forment en Allemagne. Il y " a dans la Prusse et le Wurtemberg des districts entiers où l'on en trouve " dans chaque village. Les indifférens s'accordent à les envisager de mau- " vais œil et à en accuser les membres d'orgueil et d'intolérance... Mais elles " sont dues à un besoin de nourriture spirituelle qui n'est plus satisfait dans nos " temples. Nos temples, hélas ! les néologues en ont fait des tombeaux. Il " y a des pays en Allemagne où toutes les classes du peuple ont abandonné " leurs églises, par dégoût pour les doctrines aussi absurdes qu'impies qu'on " venait leur proposer. Il faut aux hommes un Rédempteur ; c'est une vé- " rité d'expérience, et le peuple sent, mieux qu'une partie de notre clergé, " qu'au Dieu fils de Dieu, immolé pour nous, nous devons plus que du res- " pect. Oui l'Allemagne pleure sur les ravages qu'ont exercés dans ses " églises ces loups dévorants, qui se sont cachés sous la pourpre royale et " sous la robe du pasteur ; elle pleure, et un grand nombre de ses enfants re- " viennent de leurs illusions."

Ces aveux d'un écrivain protestant sont extraits du *Journal évangélique de Genève*, et nous n'avons besoin d'y joindre aucune réflexion.

LE COMTE DE COURCHAMPS.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

Vendredi dernier fut célébré au Mont St. Hilaire l'anniversaire de la Bénédiction du Monument. On nous assure que le concours des fidèles était immense, et témoignait mieux que jamais combien cette dévotion était populaire. Plus de neuf mille personnes firent le pèlerinage. Le Rév. Père Honorat leur fit une courte instruction avant la cérémonie pour leur en expliquer l'esprit et le but ; puis il érigea de nouveau le Chemin de la Croix, qui avait été profané et détruit en partie, l'été dernier, par des soldats. Arrivé au sommet du calvaire, il exhorta les pieux pèlerins à demeurer fidèles au culte de la Croix, à l'amour de Jésus et de sa religion. Et ils répondirent à ces chaleureuses paroles par des protestations de l'être toujours et par des vivats prolongés. La sainte messe fut célébrée ensuite à la chapelle du monument ; puis chacun se retira en louant Dieu, et emportant dans sa famille ces nouvelles émotions que produisent si vives et si profondes dans les cœurs canadiens les spectacles religieux.

—Mgr. de Montréal arrivé ici vendredi soir, venant de Kingston et de sa mission de l'Ottawa, en est reparti le lendemain pour St. Valentin où les RR. PP. Oblats viennent de faire une mission de trois semaines.

ROME.

—Le *Divino di Roma*, du 3 septembre, annonce que les cardinaux membres de la Sainte Congrégation des Rites se sont réunis, le 2 du mois dernier, au palais de Quirinal, ainsi que les prélats et les conseillers de la même congrégation. S. Em. Mgr. Podcinski, promoteur de la cause de canonisation de Pierre Canisio, prêtre profès de la compagnie de Jésus, proposa de discuter, pour la seconde fois, le doute sur l'exercice héroïque des vertus de ce vénérable serviteur de Dieu, qui, par ses discours et ses écrits, a singulièrement contribué à conserver et à étendre la religion catholique, surtout en Allemagne. Le postulateur de cette cause est le R. P. Augustin de la Croix, jésuite.

Journal des Villes et des Campagnes.

—On a dit à Rome, que le ministre de Russie, à la réception de dépêches de sa cour, avait rendu une visite au cardinal Lambruschini, secrétaire d'état, avec lequel il aurait eu une vive altercation. " Si l'influence de Russie, dit à ce propos un journal, prévalait à la cour du pape, le cardinal Lambruschini serait obligé d'abandonner son poste, en faveur du cardinal Bernetti."

Il se peut, en effet, que la Russie intrigue à Rome ; mais elle se tromperait grossièrement si elle pensait que le cardinal Bernetti put être plus favorable à ses vues schismatiques que S. Em. Mgr. Lambruschini. Il seconderait, au contraire, les immuables résolutions du Saint-Père, qui, sentinelle vigilante et fidèle, ne peut se soumettre aux caprices d'un ennemi de la foi catholique. *Idem.*

—Au dire d'une correspondance de la *Gazette du Simplon*, la musique instrumentale vient d'être interdite dans les églises de Rome ; si, à l'avenir, sur des demandes spéciales, cette défense venait à être levée, certains instruments devront toujours être exceptés. Une ordonnance prescrit aussi de fermer tous les théâtres le dimanche.

FRANCE.

—Les *Annales de la Propagation de la Foi* annoncent que, dans les premiers jours du mois d'août, trois prêtres de la société de Marie, M. Ber-

nard, du diocèse de Nantes; Moreau d'Angers, et Chouvet d'Avignon, se sont embarqués à Toulon pour la mission de la Nouvelle-Zélande.

Quatre autres ecclésiastiques appartenant à la compagnie de Jésus, MM. Combe et Faure, du diocèse de Viviers; Charignon, de Valence, et Brissaud, de Grenoble, sont partis pour la mission de Maduré. *J. des V. et des C.*

ANGLETERRE.

—Dans une assemblée générale des catholiques anglais de Manchester et de Salford, tenue le 7 août, et à laquelle ont assisté deux ou trois mille catholiques, il a été résolu à l'unanimité qu'un comité serait formé pour la rédaction de pétitions à présenter aux deux chambres du parlement, dans la session prochaine, à l'effet d'obtenir la suppression des incapacités politiques qui frappent les catholiques.

Chaque jour, en Angleterre, s'élèvent des temples magnifiques qui sont solennellement consacrés au vrai culte de Dieu; des communautés religieuses d'hommes pieux et de saintes femmes naissent de tous côtés. Telle est l'ardeur pour l'érection des églises et de la fondation des maisons religieuses, que, pendant ces dix ou douze dernières années, plus de deux cents de ces institutions ont été établies dans les seuls districts du nord et de l'est. Trois couvens de l'ordre de la Merci, dont deux dans le voisinage de Londres, ont été créés depuis deux ans, et six autres seront bientôt ouverts dans différentes parties de l'Angleterre. Rien n'est plus propre que ces institutions à ramener à la foi prêchée par Saint Augustin la nation qui a eu le malheur d'apostasier. Déjà le pauvre peuple protestant du voisinage des couvens qui viennent d'être fondés commence à reconnaître les fruits réels de la charité chrétienne dans l'abnégation avec laquelle ces femmes angéliques renoncent à toutes les joissances mondaines, que leur promettaient leur naissance et leur fortune, afin de se vouer tout entières au soulagement des besoins et des misères des indigens. Un grand nombre d'enfants de protestans ont profité, avec le consentement de leurs pères, de l'ouverture des écoles de l'ordre de la Merci, et ont eu l'inappréciable bonheur d'y être élevés dans la foi catholique. *Univers.*

ECOSSE.

Dans le voyage que le R. P. Mathew vient de faire en Ecosse, il y a été reçu avec le plus vif empressement, non seulement par le clergé, mais encore par les personnes de tous les rangs. A son arrivée à Glasgow, il reçut la visite de Mgr. l'évêque Murdoch, accompagné de son clergé. Aussitôt qu'on fut informé de son arrivée, les principaux membres des différentes sociétés de tempérance établies dans la ville s'empressèrent de se rendre près de lui pour lui offrir leurs hommages et leurs félicitations. Le jour de l'Ascension, l'apôtre de la tempérance assista à la cérémonie de la consécration de la nouvelle église de Sainte-Marie, qui se fit avec la plus grande solennité. L'église, quoique vaste et commode, ne put pas contenir la multitude rassemblée pour y assister, on voyait parmi ceux qui s'y étaient rendus un grand nombre de protestans et de presbytériens. Le P. Mathew prêcha un sermon sublime et qui produisit un effet merveilleux. Après que la cérémonie fut finie, le R. P. Mathew, accompagné du clergé, se rendit à *Cattle-Market*, où, après avoir prêché sur la tempérance, il admit dans la société plus de deux mille personnes qui s'y firent inscrire, et firent en sa présence la promesse solennelle de s'abstenir désormais de liqueurs enivrantes. *Univers.*

—A l'occasion du voyage de la reine Victoire, Mgr. l'évêque d'Edimbourg et son confesseur ont publié une lettre pastorale, où, après avoir rappelé que trois siècles se sont écoulés depuis que les portes d'Holyrood ne s'étaient pas ouvertes à une reine d'Angleterre, ils se réjouissent de ce que les temps de persécutions qui ont pesé sur l'église d'Ecosse sont passés.

« Des évêques catholiques, ajoutent les deux prélats, peuvent, comme dans les temps anciens, demander et faire publiquement des prières pour leur reine; c'est là un motif de joie qui doit nous porter à recevoir avec enthousiasme notre gracieuse souveraine, et à prier le ciel de répandre sur elle ses bénédictions. »

La lettre pastorale prescrivait ensuite des prières qui ont été récitées les 4 et 11 septembre dans toutes les églises et chapelles du diocèse. *Idem.*

IRLANDE

—On sait que le clergé d'Irlande a voulu prendre une part active dans l'excellente œuvre des Missions Étrangères. Il en a déjà fondé dans les quatre parties du monde, qui promettent les plus heureux résultats. On va fonder, près de Dublin, un collège pour préparer des missionnaires qui se destinent à cette sainte carrière. Un meeting, auquel était présent un nombreux clergé, fut tenu à Dublin le 23 du mois dernier, présidé par le vénérable archevêque de cette ville, qui, malgré son grand âge et ses nombreuses occupations, montre le plus vif désir de voir cet établissement fondé et est disposé à lui accorder toute la protection et l'aide qui dépendront de lui. On nomma immédiatement une commission pour examiner un local et une maison propre à cet usage, et les commissaires désignés à cet effet furent chargés de faire un rapport sur le mode le plus convenable à l'exécution de ce projet. On avait déjà reçu des souscriptions pour £1,200 st. (30,600 fr.), et on espérait recevoir toute l'assistance nécessaire pour l'exécution de ce projet. *Univers.*

—Les recettes de l'association de la Propagation de la Foi en Irlande se sont élevées, du 1er août au 5 septembre, à 16,875 fr.; c'est à peu près à cette somme que se montent tous les mois les généreuses offrandes que le peuple irlandais envoie à l'œuvre de la Propagation. L'Irlande, malgré sa

pauvreté et ses charges énormes, occupe aujourd'hui par sa libéralité le troisième rang parmi les pays de l'Europe où cette œuvre est répandue.

Ami de la Religion.

Un juif qui habitait Ballyhales, nommé Abraham Moïse, a embrassé, le 30 août, la foi catholique. Cet israélite, natif de Moscou, a été baptisé par M. Charles Kavanagh, curé de Ballyhales. *Idem.*

—Trois protestans de Castleconnel viennent d'aljurer, entre les mains du curé de cette localité, M. Michel Dollard. *Idem.*

—Nous trouvons dans le journal irlandais, *the Pilot*, les détails qui suivent : « Nous avons eu sous les yeux copie d'une lettre de Mgr. l'archevêque de Sidney à Mgr. l'archevêque de Dublin, relative aux diplômes de docteur en théologie envoyés par Sa Sainteté au président et doyen du collège de Maynooth; en voici un extrait :

« *Liverpool*, 28 juillet 1842.—Milord, c'est avec le plus grand plaisir que je transmets à Votre Grandeur les pièces ci-incluses, que j'ai eu l'honneur d'apporter avec moi de Rome, et que je remets maintenant de la part des vénérables autorités de la cité sainte. Je profite de cette occasion pour exprimer les sentimens de ma très-vive reconnaissance au collège de Maynooth, à mon respectable ami, le digne président, et au révérend doyen qui, par ses leçons et ses exemples, sait former si admirablement ceux qui ont l'inexprimable bonheur de vivre sous sa direction. Les succès dont jusqu'ici il a plu à Dieu de couronner nos humbles travaux dans l'immense diocèse de Sidney, ont été principalement accomplis (avec le secours de Dieu, qui s'est servi d'eux comme d'instrumens de sa grâce) par ces excellens missionnaires irlandais qui se sont joints à moi, après avoir été imbus de l'esprit de leur vocation dans le collège de Maynooth. Ce que j'exprime ici est une dette de reconnaissance que je désirais depuis longtemps acquitter, et pour mieux remplir ce devoir, j'ai saisi la première occasion qui s'est présentée, après l'érection de Sidney en siège métropolitain, pour exposer au Saint-Père les grands mérites d'un collège qui a déjà envoyé plusieurs de ses membres dans toutes les parties du monde. Je mentionnai en particulier à Sa Sainteté les grandes obligations que j'avais à ce collège et l'assistance que j'en avais reçue. Les noms du président et des supérieurs du collège étaient déjà bien connus du Saint-Père, et c'est avec les marques de la satisfaction la plus vive qu'il a daigné signer les pièces dont j'ai l'honneur de transmettre les copies authentiques à Votre Grandeur..... *† J.-B. FOLDING.* » *Univers.*

PORTUGAL.

—Ce n'est pas seulement son commerce que le Portugal vient d'annuler honteusement au profit de l'industrie anglaise, en concluant avec la Grande-Bretagne un traité de commerce et de navigation. En signant cet acte, Dona Maria a imprimé encore au front de sa nation le sceau du schisme; par l'article 2 du traité, elle « autorise les sujets de S. M. britannique à construire des chapelles et temples dans ses domaines pour les cérémonies de leur culte, à condition que ces chapelles n'aient pas de clocher. » Ainsi, la terre de Portugal, demeurée vierge du contact protestant, est condamnée, par les lâches concillers d'une couronne dégradée, à recevoir la souillure d'un culte d'institution humaine, à porter ce poids honteux d'un despotisme étranger. C'en est fait: la fille des rois *très-fidèles* s'est laissée arracher le plus beau rubis du diadème de Portugal, la liberté catholique, que les oppresseurs de son peuple n'ont usurpé la faculté de violer que pour la conduire à la servitude par la voie de l'indifférence religieuse.

« Voilà, dirons-nous avec l'*Union*, voilà la prosélytisme que la politique anglaise voulait introduire dans la Péninsule. C'est par le Portugal qu'il y a pris pied; et, tandis que partout le besoin de l'antique unité de la foi renaît dans les âmes, cette malheureuse contrée semble destinée à préparer un refuge aux derniers scandales intellectuels et moraux dans lesquels le protestantisme expirera. Le Portugal va apprendre à ses dépens à connaître la liberté religieuse selon l'homme séparé de Dieu, puisqu'il la préfère à celle selon Dieu s'unissant aux hommes. *Idem.* »

NOUVELLES POLITIQUES.

INCENDIE.—Vendredi dernier, sur les 8 heures du soir, le feu éclata dans le voisinage des rues Craig, Côté et Chenneville, et consuma douze à quinze maisons dont quelques-unes étaient de bois et les autres en briques. Ces maisons étaient environnées de cours remplies de bois, ce qui n'a pas peu contribué à donner au feu une grande activité, de telle sorte que les pompes n'ont pu rendre qu'un service peu proportionné à l'intensité de l'élément destructeur. Nous sommes informés que la plupart des maisons détruites étaient assurées à l'assurance mutuelle; cela n'empêche pas, cependant, qu'à l'entrée de nos longs hivers un désastre de cette nature ne réduise plusieurs familles à de très-graves souffrances.

—Nous apprenons que M. le Dr. Meilleur, Surintendant de l'Éducation pour le Bas-Canada, arrivé en cette ville depuis quelques jours de sa visite dans les districts de Gaspé et de Québec, est reparti le 7 pour la continuer dans les townships de l'Est. *Aurore.*

ANGLETERRE.

—Tout paraissait calme, le 9, dans les districts manufacturiers de l'Angleterre.

L'impôt sur les revenus (*income-tax*) produit, en Angleterre, des conséquences fâcheuses pour la classe des domestiques. D'après les journaux de Londres, le nombre des domestiques que leurs maîtres mettent sur le pavé afin d'économiser la taxe du revenu, sera au moins de douze mille.

Journal des Villes et Campagnes.

VOYAGE DE LA REINE D'ANGLETERRE.

Dans les récits que font les journaux anglais des fêtes données à la reine Victoire pendant son séjour en Ecosse et des distractions qui lui sont offertes, il se glisse toujours quelques souvenirs sérieux au milieu des futilités. C'est ainsi que, durant son séjour au château de Scone, S. M. a voulu visiter le fameux sycomore planté par l'infortunée Marie-Stuart : elle a détachée une feuille de cet arbre, et elle a emporté avec soin cette précieuse relique.

Les fêtes offertes à S. M., au château de Teymouth, par le marquis de Breadalbane, ont, du reste, été magnifiques : danses nationales, pibrocks exécutés par le premier joueur de flûte du marquis, illuminations à 70,000 verres de couleurs, chasse pour le prince Albert, qui seul a tiré et a tué 19 daims, sans compter le menu gibier ; enfin on ne nous laisse pas ignorer que le lit de la reine avait des rideaux de satin blanc avec bordures en soie couleur fleur de pêcher et ornemens d'or.

En se rendant au château de Taymouth, S. M. est rentrée dans la propriété de lord Glenlyon, en l'absence de la duchesse d'Arhol, retenue dans ses appartemens par son grand âge. 16,000 montagnards étaient sous les armes, et quelques-uns d'entre eux ont exécuté devant la reine les trois danses nationales, le *kellum-callum*, le *tulloch* et le *gvan-crubach*, composé, dit le narrateur, en l'honneur de miss Drummond de Perth. Lorsque S. M. s'est remise en route, 60 montagnards armés d'énormes haches écossaises et précédés de 5 joueurs de flûte, formaient la tête du cortège.

Le *Globe* raconte que la reine a voulu voir battre le beurre dans la laiterie de Taymouth, dépendant des domaines du marquis de Breadalbane ; sa visite a rempli de joie les laitières, ravies que S. M. eût goûté à leur lait.

Journal des Villes et des Campagnes.

—Le 6, la reine Victoire est arrivée à Perth, où l'on avait fait d'immenses préparatifs pour la recevoir. Plus de 60,000 personnes, venues des lieux voisins, augmentaient la population ordinaire de cette ville.

A Edimbourg, S. M. avait reçu, entre autres compliments, celui du clergé écossais. On remarque cette phrase dans sa réponse : "Je compte que, par votre exemple et votre conduite, vous continuerez à mériter ma protection et ma faveur."

Idem.

—Quand la reine d'Angleterre, en continuant son voyage en Ecosse, est entrée à Perth, les autorités lui ont présenté les clés de la ville que S. M. leur a rendues, et au prince Albert le brevet de droit de cité, qu'il a gardé. Les illustres voyageurs ont passé la nuit au château de Scone, appartenant au comte de Mansfield, et bâti sur l'emplacement du château des rois d'Ecosse. Après s'être promenés seuls dans le parc, et avoir déjeuné, la reine et son époux, à la demande des autorités, ont inscrit leurs noms sur les livres de la cité. Voici ces inscriptions, qui portent la date du 7 septembre : "Dieu et mon droit : Victoria, reine." — "Femme et loyal : Albert."

"A onze heures, dit le *Standard* du 7, le cortège royal a traversé Perth au bruit des acclamations populaires, se rendant à Dunkeld. La reine était radieuse, et jamais elle ne semblait s'être mieux portée. Sur les coussins de devant de la voiture était étalé un bonnet écossais avec une bordure de tartan et un galon d'or. Ce bonnet fait partie du costume du prince Albert lorsqu'il fait ses excursions sur les montagnes. Les montagnards accourus sur le passage du cortège royal ont remarqué ce bonnet, et ils ont applaudi bruyamment le prince en agitant sympathiquement les leurs.

"Sur toute la route de Scone à Dunkeld, les populations étaient échelonnées avec des bannières et des devises symboliques : les highlanders d'Arhol, avec leurs claymores et leur costume original, ont vivement excité l'attention de S. M. Le marquis de Breadalbane a fait établir des télégraphes sur les hauteurs voisines du château de Taymouth, et disposer des pièces de canon qui annonceront aux populations l'arrivée de la souveraine dans son manoir. Plusieurs centaines de montagnards, en grand costume, formeront devant le château un cercle au centre duquel se trouvera la compagnie du 92^e. highlanders, sous les ordres du major Campbell. A un signal donné, tous les hommes des clans agiteront leurs bonnets écossais et feront retentir l'air de trois hurras bruyants en l'honneur de la reine.

"Un grand nombre de flûtes champêtres joueront des airs nationaux, comme lors de l'entrée de Georges IV à Holyrood, le 15 août 1822. La famille de Campbell, très-nombreuse, fournit un grand nombre d'officiers des montagnards. Le porte-enseigne, chargé de la bannière de la maison de Breadalbane, est un homme d'une haute stature et un spécimen remarquable de la vigueur des montagnards. La reine, pendant son séjour dans le domaine de Taymouth, fera une promenade sur l'eau, et l'on ira voir les cascades d'Achartan ; sept barques très-élégantes ont été préparées pour S. M. et sa suite.

"Dans le palais de Dalkeith a eu lieu une cérémonie intéressante. Le duc de Buccleugh, en uniforme d'archer, à la tête de sa compagnie, est venu dans une salle préparée pour la réception officielle. La reine, assise sur son trône, attendait ses archers. Le duc a mis un genou en terre, et il a présenté à la reine deux belles flèches à barbe d'argent ; c'est le tribut ordinaire que les archers sont tenus de présenter au souverain lorsqu'il vient en Ecosse. Pendant la réception, il n'est resté dans la salle que les officiers des archers

ayant à la main des baguettes d'or et d'argent. Les archers occupaient les portes du dehors."

Idem.

MÉCOMPTES ESSUYÉS PAR L'ANGLETERRE.—Si l'Angleterre établit çà et là sa domination ou son influence, elle éprouve des déconvenues qu'elle n'avoue pas trop haut, car ce sont de rudes atteintes pour son orgueil. Nous en avons plusieurs à signaler aujourd'hui.

Il est bien certain, d'après les dispositions ordonnées par lord Ellenborough, gouverneur-général des Indes, que l'armée anglaise va abandonner l'Afghanistan ; cette importante mesure est approuvée par le gouvernement. Depuis longtemps, le duc de Wellington la déclarait nécessaire, en conseillant toutefois de fortifier et de bien garder les principales positions et les points de passage à l'ouest de l'Indus. Sans la révolte du Caboul et ses terribles conséquences, cette retraite eût été probablement exécutée avec lenteur et précaution.

Reste à savoir si, dans l'état actuel des choses, elle pourra s'exécuter aux mêmes conditions, et comment se décidera le sort des prisonniers qui ont survécu aux désastres du mois de novembre. On ne peut les arracher de vive force à ces terribles montagnards ; ce serait, comme le dit un journal, attaquer le vautour sur sa roche inaccessible. Il faudra donc en venir à les racher aux conditions proposées par Akhbar-Kan ; mais quelles seront les conséquences d'un si misérable marché ?

On apprend par des lettres du cap de Bonne-Espérance du 18 juin, que les troupes anglaises du Port-Natal, s'étant portées vers Congella, où sont campés des colons hollandais appelés Boers, en reçurent la notification de s'éloigner. Il s'ensuivit une attaque, que les Boers, armés de longues carabines, repoussèrent vigoureusement ; les Anglais perdirent 25 hommes, dont un lieutenant d'artillerie ; deux de leurs capitaines furent grièvement blessés. Un renfort insuffisant de 100 hommes a été envoyé du Cap au Port-Natal. La route et les avenues des fortifications des Hollandais sont défendues, d'un côté, par les arbres de manglier, et de l'autre, par la mer.

Après une fusillade de trois quarts d'heure, les Anglais furent forcés de se retirer, laissant derrière eux deux pièces de campagne. Le capitaine Smith, qui commandait l'expédition, a envoyé demander de nouveaux renforts à la ville de Graham ; mais on doutait, dit le *Standard*, qu'il pût se maintenir longtemps dans sa position. "Les Boers, ajoute ce journal, sont des adversaires d'autant plus redoutables que, habitués à se battre contre les tribus des Cafres, ils sont la plupart d'excellens tireurs."

Enfin, des lettres d'Alep donnent des nouvelles peu favorables de l'expédition anglaise pour la navigation de l'Euphrate. Tous les efforts ont été si infructueux qu'on ne doute pas que l'on ne soit bientôt obligé de renoncer à cette entreprise, qui cachait, sans doute, une arrière-pensée d'envahissement. Il ne reste plus maintenant qu'un seul bateau en état de naviger.

Journal des Villes et des Campagnes.

MALTE.—Le *Malla Times*, publié dans cette ville, annonce que le consul de France et douze autres Français y ont été égorgés. Nous ne savons jusqu'à quel point cette nouvelle est vraie. Les journaux de Paris du 9 septembre n'en font pas mention ; mais si elle se confirme, l'île de Malte aura à donner une satisfaction bien éclatante à la France.

RUSSIE.

—On a reçu des nouvelles de St. Pétersbourg du 24 juillet, dit le *Morning Advertiser*. On parlait de projets de soulèvement en Pologne, et des renforts avaient reçu l'ordre de se diriger sur Varsovie. L'empereur de Russie a certainement assez à faire de soutenir tout le poids d'un empire déjà trop colossal sans intervenir dans les Indes et y travailler à l'affaiblissement de l'Angleterre.

PARLEMENT PROVINCIAL.

Correspondance particulière de la Minerve.

Kingston, 4 octobre, 1842.

Mr. L'Editeur,

Les élections des Honorables MM. Baldwin (1) et Lafontaine, sont ici depuis plusieurs jours, le sujet de toutes les craintes et de toutes les espérances respectives des partis.

Aujourd'hui, l'Assemblée Législative s'est occupée principalement des subsides, et le vote de crédit y relatif a été donné unanimement en comité général. La question du siège du gouvernement est remise à demain. Un comité a été formé pour conférer avec le Conseil Législatif au sujet des amendemens faits par ce corps au bill relatif aux chemins d'hiver.

Le bill pour la qualification foncière des juges, celui abrogeant les ordonnances de judicature, ainsi que celui amendant, comme je vous l'ai déjà dit, l'ordonnance pour les enrégistremens des hypothèques etc. ont été passés, ce soir, dans le conseil législatif. Le bill pour la liberté des élections a été aussi passé aujourd'hui, dans le conseil ; mais seulement par la voix prépondérante de l'opérateur.

Le bruit courait aujourd'hui que M. Morin avait accepté la charge de Commissaire des Terres de la Couronne, avec un siège dans le

(1) On vient de nous annoncer que M. Baldwin a perdu son élection à Hastings, mais on dit aussi que quelqu'un de ses amis du Bas-Canada résignera son siège en sa faveur.

Conseil Exécutif; mais je crois pouvoir vous dire qu'il n'y a encore rien d'arrêté à cet égard. Cependant il paraît assez certain que M. Morin acceptera; il doit le faire dans l'intérêt de la patrie, et par conséquent il le fera.

Je suis Monsieur,
Votre etc. etc. etc.
X. Y. Z.

Kingston, 5 oct. 1842.

Je n'ai, ce soir, que le tems de vous dire que les résolutions de M. Christie que vous avez déjà publiées, relativement au siège du gouvernement, ont été adoptées par la chambre, à une division de 40 contre 20. Une infinité d'amendemens ont été proposés en vain. La majorité de la chambre n'a pas voulu désigner d'autre lieu, mais s'est prononcée contre Kingston à une majorité de 20.

Votre etc.,
X. Y. Z.

On lit dans le *Kingston Chronicle* de mardi, le 4 :

« On s'attend que le Parlement sera prorogé cette semaine. On a parlé de jeudi comme le jour fixé, mais la session durera un jour ou deux de plus. »

COLLEGE STANISLAS.

Distribution des prix.—Discours de M. Rendu.

Il est trop tard maintenant pour parler en détail de la distribution des prix du collège Stanislas; nous nous contenterons donc, pour rappeler aux familles chrétiennes ce collège chrétien, de citer quelques passages du discours prononcé à cette occasion par M. Rendu :

Accoutumez-vous, jeunes hommes, dans toutes les positions de la vie, à vous pénétrer du plus fort et du plus vrai, du plus humble et du plus élevé de tous les sentimens, le sentiment du devoir; accoutumez-vous à concevoir dans toute son étendue la responsabilité de vos actions, de vos discours, de vos pensées; et alors, qui que vous soyez, grands ou petits, magistrats ou guerriers, prêtres ou laïques, vous aurez, à travers toutes les tempêtes de l'âme et du monde, une règle sûre de conduite; et, comme les hommes des anciens jours, vous marcherez sans reproche et sans peur en présence du Dieu vivant, qui seul est toujours le même, et dont les années ne finissent point.

Élèves de Stanislas, nous aurions voulu vous exciter de plus en plus à toute espèce de bien par les exemples de ceux qui, sous la paternelle direction des Liautard, des Froment, des Auger, des Buquet, vous ont précédés ici, et qui ont parcouru ou parcoururent encore les différentes carrières ecclésiastiques, militaires et civiles. En vous introduisant dans ces galeries glorieuses, et en y retrouvant l'esprit des anciens collèges qui se félicitaient de former tout à la fois, sous les doubles auspices de la religion et de la science, des hommes de l'Église et des hommes du monde, nous n'aurions eu qu'à vous redire ces paroles applicables à toutes les conditions honnêtes: *Gloria majorum lumen est posteris.* A ceux-là donc qu'une ambition sublime porte à faire le sacrifice volontaire de tout leur être à l'auguste ministère des autels, nous aurions rappelé l'admirable dévouement de l'héroïque prélat qui, des banes de Stanislas, s'est élancé plein d'ardeur dans la voie sacrée, et sur les pas de l'illustre cardinal de Cheverus, s'est exercé à reproduire au jour, dans les antiques diocèses de Carthage et d'Hippone, les merveilles des Cyprien et des Augustin. Nous aurions fait apparaître à leurs yeux ces intrépides missionnaires qui, sortis de nos rangs le cœur embrasé par les doctrines évangéliques dont Stanislas est l'écho fidèle, propagent, jusqu'aux extrémités de l'univers, avec le divin étendard de la croix, avec le nom, l'or et le sang de la France, les bienfaits de la véritable civilisation.

En regard de ces missionnaires, et sans craindre que le rapprochement éclipsât cet autre élève de Stanislas, nous aurions placé le savant, le vertueux, l'infatigable Boré; nous l'aurions montré, avec son âme de feu, sous la protection du ministère de l'instruction publique, franchissant les déserts arides, les vallées inhospitalières ou les âpres montagnes de la Perse, et s'efforçant d'illuminer de la vraie lumière cet Orient qui a vu l'aurore du christianisme et qui en salue les nouveaux rayonnemens.

A ceux qui, entraînés par la passion de la gloire, et faisant preuve aussi d'un noble dévouement, aspirent à servir Dieu sur les champs de bataille, nous aurions nommé les Larocheboucault, les Darbouville, les Delasalle, et autres vaillans capitaines, que nos braves soldats sont toujours sûrs de trouver sur le chemin de l'honneur.

Nous aurions de même fouillé dans les annales de la magistrature,

de l'administration civile, de l'Université des sciences et des arts, et partout, jeunes élèves, vous auriez vu passer, sous vos yeux, de dignes modèles, fournis à Stanislas, dont le souvenir eût enflammé vos courages, comme le souvenir de ses honorables prédécesseurs anime et soutient l'habile directeur qui, heureux et fier de cette réunion d'excellens maîtres de la jeunesse, tient aujourd'hui les rênes de ce bel établissement; et de tout cela, et de la présence du premier pasteur, qui s'associe avec une si parfaite bonté à toutes nos fêtes de famille, nous aurions aimé à conclure un brillant avenir.

Nous nous serions plu à représenter Stanislas grandissant à mesure que la raison publique s'éclaire et que la religion reprend son doux empire; à mesure que notre France, de quatorze siècles comprend mieux tout ce qu'elle a dû autrefois, tout ce qu'elle doit encore aujourd'hui à sa renommée de fille aînée de l'Église; à mesure que se développe et s'affermir de l'autre côté de la Méditerranée une nouvelle France où se rassemblent, pour la civiliser, et des pères Trappistes avec leur austère et féconde discipline, et des frères des écoles chrétiennes, avec leur laborieuse et patiente simplicité; à mesure enfin que la société humaine réclame plus de dévouement chrétien.

Mais, en présence d'une tombe royale, si récemment ouverte, la parole expire sur nos lèvres.....

BIOGRAPHIE.

M. L'ABBÉ DE RAVIGNAN.

M. Jules-Adrien Delacroix de Ravignan est né à Bayonne d'une famille noble assez ancienne. Il est beau-frère du général comte Exelmans, pair de France, et plusieurs de ses frères ont dans le monde une haute position. Il eut le bonheur d'avoir une mère religieuse, qui développa en lui les qualités naissantes du plus heureux naturel. Il fit ses études élémentaires au Collège Bourbon.

Avocat en 1816, il se fit vite remarquer par de brillantes plaidoiries, qui lui valurent, à l'âge de 23 ans, le grade de conseiller-auditeur.

M. de Ravignan était arrivé à de précoces succès par un travail assidu, par une régularité et une conduite irréprochables. Ennemi du faste et de l'éclat, il recherchait en tout et partout l'utile et le solide, de sorte qu'on peut dire qu'il n'eut pas de jeunesse, et qu'il passa sans intermédiaire, de l'enfance à la virilité calme et réfléchie: non pas cependant qu'il dédaignât par système le commerce du monde, qui civilise et polit les mœurs; il se trouvait très-bien à sa place dans un élégant salon, et il brillait par son urbanité et ses manières distinguées. Il savait avoir de l'esprit et de la raison, avec cette admirable réserve qui est le fruit d'une longue expérience, et sans laquelle l'esprit et la raison n'existent pas. Il était, dit-on, d'une exquise aménité auprès des femmes, dont les compliments le faisaient souvent rougir comme une jeune fille.

Mais tout en se pliant avec une grâce charmante aux exigences de la société, il n'en était pas dominé. Le conseiller-auditeur laissait au seuil de son cabinet de travail le souvenir bruyant des soirées et des bals, et s'abandonnait, avec la conscience et la ténacité d'un bénédictin, aux labeurs de sa tâche quotidienne. La gravité et le sérieux formaient le fonds de son caractère, ce qui n'excluait nullement en lui la bonté expansive, la simplicité et la facilité des relations. Aussi, ses confères l'admiraient-ils sans envie, car l'envie ne pouvait atteindre un jeune avocat dont la modestie était proverbiale.

En étudiant de près M. de Ravignan, on s'apercevait aisément que ses précieuses qualités étaient autant le résultat d'un sentiment profond de religion que celui d'une belle organisation. Il avait une foi instinctive, appuyée sur la science, une foi réelle et pratique; M. de Ravignan allait à confesse, et accomplissait avec ponctualité ses devoirs religieux. Les habitudes du barreau ne l'en ont jamais détourné, et jamais aucune raillerie, partie d'en bas, n'a osé s'attaquer à lui. Dans toutes les positions, le christianisme des œuvres attire le respect, même celui de la sottise et de l'incrédulité.

Lorsqu'en 1821, il eut été nommé substitut du procureur du Roi près le tribunal de la Seine, M. le président Séguier devina l'avenir de ce jeune homme, et lui adressa, non pas un de ces éloges stéréotypés, qui reviennent à point nommé sur les lèvres du président, mais un éloge qui était une prédiction, et qui partait d'une conviction sincère. « Monsieur, lui dit-il, marchez dans la voie ouverte devant vous; mon fauteuil vous tend les bras. »

La prédiction ne s'est pas effectuée dans le sens de l'illustre président, mais ses lumières n'étaient pas en défaut.

A peu près au bout d'un an de studieuses fonctions, dans lesquelles le talent de M. de Ravignan grandissait rapidement, le substitut du procureur du Roi prit tout-à-coup une de ces résolutions décisives, imprévues, que le monde ne saurait comprendre.

Il écrivit à M. Bellart, procureur-général, qui l'honorait d'une confiance et d'une amitié intimes, une lettre dans laquelle il lui apprenait qu'il était résolu d'entrer dans un séminaire.

La surprise de M. Bellart fut grande; les objections se multiplièrent: tout fut pressé et examiné avec une attention extrême. Mais rien n'ébranla le projet de M. de Ravignan. Depuis longtems, il faut le croire, il le nourrissait dans le secret de son âme, et l'heure de la grâce venait de sonner pour lui. Sa vocation définitive était arrêtée.

M. de Ravignan resta une année seulement à Saint-Sulpice, après quoi il entra chez les Jésuites.

Il choisit Mont-Rouge, comme un lieu exclusivement consacré à la théologie pure, à la méditation des choses divines, et à la perfection humaine.

Avant d'y entrer, il s'était défait de tous ses biens ; il avait appelé à cet effet un notaire, et par contrat, signé avec une joie indicible, il avait partagé sa fortune entre ses héritiers naturels.

C'est ainsi qu'en avaient usé plusieurs saints célèbres de la primitive Eglise.

Au bout de deux mois de noviciat chez les Jésuites, M. de Ravignan fut élu *admoniteur*, charge épineuse et délicate, qui consiste à surveiller les actes des subordonnés, et à leur donner les conseils réclamés par le caractère de leurs penchants, de leurs vertus ou de leurs défauts. M. de Ravignan s'acquitta de ses nouveaux devoirs à la satisfaction générale ; sa douceur angélique et sa charité opéraient des prodiges. Ses chefs eux-même l'admiraient et essayaient de l'imiter.

Une fois prêtre, M. de Ravignan professa le dogme ; il employa à cette importante étude tout le temps qu'il déroba à l'oraison.

Ses livres de prédilection, étaient la *Somme* de Saint-Thomas, Isaïe, Saint-Paul et Saint-Augustin, qui furent pour lui bientôt aussi familiers que l'*imitation de Jésus-Christ* et le *Breviaire*. A côté de la science divine, M. l'abbé de Ravignan fit une large place à la science profane. Il voulut approfondir les errements de l'esprit humain, consignés dans les diverses philosophies de l'antiquité ; et il s'appliqua à l'étude des théologies païennes, avec une incroyante ardeur. Il s'était ainsi constitué le prêtre complet du XIX^e siècle, l'apôtre de la foi basée sur la science.

Tant de voiles fécondes et de trésors de sagesse devaient porter leurs fruits.

Monseigneur de Quélen, après le départ de M. l'abbé Lacordaire pour Rome, jeta les yeux sur M. de Ravignan, pour le remplacer dans la chaire de la métropole.

Du haut de la tribune chrétienne, M. de Ravignan se révèle tout entier, et c'est là seulement qu'il faut dessiner cette grande physionomie. Voici le portrait que trace de lui un biographe : " Comme conférencier, M. de Ravignan n'a point et n'a pas eu d'égal. M. de Frayssinous est plus harmonieux et plus disert ; M. Lacordaire, plus agitateur et plus incorrect ; M. Combalot, plus missionnaire ; M. Duguerry, plus éclatant et plus rhéteur. M. de Ravignan n'a pas leurs défauts, et ne possède pas toutes leurs qualités au même degré qu'eux ; mais la sagesse de sa phrase, la profondeur de sa pensée, sa logique surtout, cette arme favorite qu'il manie incomparablement, sa douce et calme originalité, peuvent suppléer à ces avantages réunis, et les dominer même. Il est celui de tous les orateurs, qui convertira le plus l'homme instruit et sceptique, la jeunesse studieuse, mais légère et insouciant. Ses sermons sont des thèses en formes. En l'écoutant, on ne bat pas des mains positivement, c'est le cœur qui bat bien fort ; la tête ne s'échauffe pas, elle s'éclaire. On pense à lui à cause de la vérité qu'il montre et fait chérir, et non pas à la vérité, par suite d'un enthousiasme frénétique pour les talents qu'il étale. Il n'est pas à la mode, mais on le suit par nécessité ; il ne fait pas de politique dans la chaire ; il aime mieux l'Oraison dominicale que tout cela, comme disait son ami M. Bellart ; il n'a pour le préconiser, ni journaux, ni destinée politique ou ministérielle, qui ajoute à l'intérêt de son rôle ; il part de sa petite cellule avec sa pauvre soutane et son surplus seul. "

Nous avons copié textuellement ce portrait, parce qu'il résume notre opinion sur l'éloquence de M. de Ravignan, sauf pourtant quelques réserves ; car nous aussi, nous avons fidèlement suivi les conférences du célèbre prédicateur. Sans contredit, M. l'abbé de Ravignan est pour nous l'apôtre de ce siècle le plus érudit et le plus logique du catholicisme. Il ne se préoccupe pas seulement, dans l'enseignement chrétien, de la forme littéraire, de l'originalité et du piquant du style ; on ne trouve pas exclusivement dans ses sermons des textes d'Écriture, donnant lieu à des développements brillants d'imagination.

Pendant les cinq carêmes prêchés depuis 1837, à la métropole, M. de Ravignan a combattu par la philosophie des faits de l'histoire, et par les Pères, qu'il possède à fond, les tendances rationalistes et matérialistes de nos jours ; il a mis à nu les plagiats nombreux de nos sectaires contemporains, dont les doctrines ont été précédemment anathématisées par les conciles ; il sait, comme personnellement, l'histoire des idées philosophiques émises en Allemagne et en France, surtout depuis Luther et Kant, jusqu'à Lamennais, Pierre Leroux et Charles Fourier. Ses arguments irrésistibles emprisonnent, comme dans un cercle de fer, les adversaires actifs du catholicisme ; et par sa science, il a l'avantage de lutter avec eux et de les terrasser sur leur propre domaine. Et quand l'infatigable apôtre a ainsi déblayé sa route de toutes les erreurs et de tous les vieux et éternels sophismes de l'esprit humain, il s'élève à la hauteur de la révélation catholique, il la fait rayonner sur le monde passé et sur le monde nouveau, et il l'impose comme la raison suprême et ineffable de Dieu, pour guider l'humanité à travers les tempêtes et les décombres des âges. C'est alors qu'il a, par instants, des illuminations vraiment sublimes, et que l'auditoire éclairé qui se presse autour de sa chaire, écoute avec étonnement et respecte cette parole dominante, précise, qui repousse toute objection sérieuse par une argumentation inexorable. Il y a cependant peut-être, dans ce verbe net, sonore et majestueux, parfois une méthode trop régulière qui nuit à la chaleur de l'éloquence, et arrête le jet des éclairs fulgurants de l'inspiration.

Du reste, le talent de M. de Ravignan grandit d'année en année, et on peut lui appliquer, à plus juste titre encore aujourd'hui, ces paroles flatteuses que Monseigneur de Quélen prononça en pleine métropole, après la péroraison d'une de ses conférences, le dimanche 10 avril 1837. " Pour successeur de celui auquel vous donnez tant de regrets, Dieu vous a envoyé ce saint prêtre que je nommerais mieux en l'appelant le moderne Chrysostôme, et dont le talent, malgré des dons différents, n'est ni moins élevé, ni moins doux, ni moins sûr. "

Comme M. l'abbé Lacordaire, l'abbé de Ravignan attire à Notre-Dame, aux jours de ses conférences, l'élite des sommités contemporaines, MM. Berryer, son ami intime, Châteaubriand, Guizot, Villemain, de Lamartine, de Vatiménil, l'internonce du pape, etc., etc.

Le journalisme, indifférent en matière religieuse, ne peut s'empêcher de lui voter des louanges, qui sans doute chatouillent peu l'amour-propre de l'humble prédicateur, mais qui honorent l'Eglise du Christ.

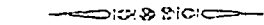
Il est à déplorer que la profession de jésuite, embrassée avec tant de ferveur par M. de Ravignan, soit pour lui un obstacle à l'épiscopat. Ce prêtre si instruit et si irréprochable serait, à coup sûr, un grand évêque.

Cependant sa modestie a vainement dit adieu à toute espèce de fonctions qui ressemblent à une dignité. Ses supérieurs l'ont nommé, comme malgré lui, à la direction de la maison des Jésuites de Bordeaux, et c'est par pure dispense qu'il habite Paris.

Nous l'attendons avec une bien vive impatience à sa cinquième station quadragésimale de 1842, à la métropole.

M. l'abbé de Ravignan est de petite taille ; sa figure pâle et amaigrie, sur laquelle se reflète, quand il s'anime, toute l'énergie méridionale, ressemble à celle de M. de Lamennais. Son regard est vif et scrutateur, et son front, ridé par le travail, d'une largeur démesurée. Il porte des cheveux noirs assez longs et sans apprêt. Malgré la rapidité de ses gestes, il a en chaire le maintien mortifié d'un anachorète du moyen âge.

L'ABBÉ B....



BERNARD GRAMMONT.

CONTES DU CHANGINE SCHMID.

TRADUCTION DE M. A. CERBERG DE NIDELSHHEIM.

Bien des auteurs ont écrit pour la jeunesse. Le plus aimé de tous, Berquin, a tracé des tableaux de famille où les principaux rôles sont remplis par des enfants. Ces ouvrages ont dû leur succès populaire à leur sainte morale, à leurs pures enseignements, et peut être à la forme dramatique, que l'auteur affectait de prédilection.

Maria Edgeworth, en Angleterre, s'est rendue célèbre par ses ouvrages sur l'éducation ; ses pages décèlent une touche habile, ses dialogues, ses narrations captivent le cœur et l'esprit, aussi ses livres se sont-ils répandus avec profusion dans les îles britanniques et l'étranger, en France surtout, les traductions se sont multipliées et les éditions écoulées rapidement.

Savoie, chez les Italiens, a publié vers la fin du siècle dernier un volume de nouvelles toutes imprégnées du plus touchant intérêt : ce livre instructif et attachant qui annonce de la part de l'auteur une connaissance approfondie du cœur humain, se voit trop peu dans les mains de la jeunesse française, et nous ne doutons pas que l'avenir ne le venge de cette négligence.

Les différents auteurs dont nous venons de parler s'attachant avant tout à captiver l'attention ou la curiosité de leurs jeunes lecteurs, ont atteint, chacun dans son genre, le but qu'ils s'étaient proposé ; disons mieux : ils ne se bornent pas seulement à exciter cet intérêt, à alimenter cette curiosité, leurs ouvrages sont semés de préceptes où respire l'amour de la vertu, et remplis d'exemples édifiants ; mais trouve-t-on rien chez eux qui nous attire fortement, invinciblement aux vérités sublimes révélées par le Christ expirant ? trop longtemps cette sainte religion, par suite de nos discordes sanglans et du scepticisme d'un siècle fameux, a été négligée et dédaignée ; trop longtemps les cités lui ont fermé leurs temples et les hommes leurs cœurs. Mais cet état ne pouvait être que transitoire ; le fleuve n'était point tari dans ses sources ; il est rentré majestueusement dans son lit, et abreuve de ses eaux vives les populations altérées.

La littérature devait se ressentir de cette réaction. La poésie, rejetant dans leurs articles les oripeaux d'une religion surannée, a fait entendre des modulations nouvelles. Les querelles de Jupiter et de Junon ont et fin cessé, Neptune a vu s'émousser son trident, et la troupe folâtre des Néréides et des Tritons a disparu au fond des ondes. Et en effet, tôt ou tard il devait en être ainsi. Chaque littérature, pour être originale et nationale, doit se revêtir d'un cachet particulier, et l'on ne saurait nier, par le temps qui court, que les fictions et les ornemens qui furent et seront toujours admirables chez les auteurs grecs et romains, risqueraient fort de passer pour de mauvais aloi chez un poète du dix-neuvième siècle.

La littérature, disons-nous, s'est réfugiée dans le christianisme ; elle devait en recevoir un reflet divin. Quelques hommes de génie ont ouvert une voie nouvelle : la religion a inspiré leurs pages les plus sublimes : la foi, voilà leur muse !... A eux la palme de la gloire et le souvenir de la postérité...

Si de ces hommes éminents dont les œuvres s'adressent aux plus nobles facultés de l'homme, nous descendons jusqu'au modeste écrivain qui n'a point dédaigné de consacrer ses loisirs à la jeunesse, nous trouvons en pre-

mière ligne le chanoine Schmid. Consacré par vocation à la religion chrétienne, il a rempli et rempli encore doublement les devoirs du saint ministère : sa voix a propagé l'Évangile, sa plume féconde a produit des œuvres qui nous font aimer Dieu, qui nous ramènent sans cesse vers lui à ses bienfaits et ses œuvres. Dans ses *Contes*, qui se sont répandus rapidement en Allemagne, leur mère-patrie, et en France leur patrie adoptive, il a tenté pour les enfans (si parvez licet componere magnis), ce que le sublime et trop modeste auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* a fait pour les hommes : une belle et noble paraphrase de l'Évangile.

Ces petits ouvrages, pleins d'action et d'intérêt, sont lus avec entraînement par la jeunesse, avec plaisir par l'âge mûr ; les enfans y trouvent, au milieu de récits variés et intéressans, les plus hauts préceptes du christianisme ; les hommes y puisent le meilleur mode de les faire aimer à la jeunesse, à laquelle il ne s'agit pas seulement d'enseigner des faits ou des dates, des langues mortes ou des idiomes vivans : il importe aussi et surtout de faire fructifier dans ces jeunes cœurs les semences du bien, d'y déposer les notions pures de la divinité.

Il existe, des contes du chanoine allemand, plusieurs traductions françaises ; mais d'un côté, dans ces ouvrages, la pureté du style n'a pas toujours été respectée, des germanismes trop fréquens y choquent l'oreille et le goût français, si scrupuleux et si délicat ; d'un autre côté, l'exécution matérielle de ces éditions est tellement négligée, si peu à la hauteur des nécessités modernes, que les œuvres du bon chanoine sont reléguées trop souvent derrière les rayons des bibliothèques.

La nouvelle traduction qui est offerte au public, a été confiée par l'éditeur A. Roger, à la plume facile et élégante de M. A. Cerberr de Midelsheim, l'un de nos plus actifs journalistes et de nos plus fervens écrivains religieux.

Les *Contes du chanoine Schmid* son', par excellence, le livre des familles, c'est aussi celui des collèges, des séminaires et des pensions, parce que, avant tout, une pensée morale, une pensée catholique préside à sa publication, et que cet ouvrage ne saurait inspirer à notre jeunesse, en charmant des heures ravies à la dissipation, un amour plus vif de la vertu et de la religion.

Le traducteur ne s'est pas contenté d'être le fidèle et scrupuleux interprète de l'auteur allemand, il a voulu, par des notes nombreuses et instructives, un style élevé et fleuri, toujours à la hauteur du sujet, donner à ses jeunes lecteurs, en même temps qu'un utile et bon livre, des notions sur l'histoire, les arts et les sciences. C'est à ces divers titres que la traduction de Cerberr de Midelsheim a paru digne du haut patronage qui lui a valu d'être adoptée comme livre de lecture destiné à l'éducation du comte de Paris.

E. VIGNON.

LE BERGER DES LANDES.

Les peintres sont gens à imagination, et, comme les poètes il leur suffit d'un mot souvent jeté au hasard, pour que de ce mot ils fassent jaillir une chose noble ou gracieuse, chevaleresque ou tendre, selon que leur rêverie a été doucement ou ardemment remuée.

Un dernier, un artiste, revenant de Madrid, était allé rendre visite à un de nos peintres en renom, et tout en lui rendant compte de ses impressions de voyage, non pas à la manière de M. Alexandre Dumas, mais d'un ton simple et enjoué, il s'écria : Ce qui m'a frappé en rentrant en France, c'est la nature de nos bergers des Landes. Ces hommes mériteraient qu'un de nos peintres habiles les reproduisît sur une toile. Je me souviens surtout de l'un d'eux : chassé de ses échasses, tranquillement assis sur un autre bâton plus long encore, et qui lui servait de chaise, il surveillait son troupeau, et fredonnait une chanson du pays, tout en tricotant une paire de bas.

—Vraiment, dit le peintre, qui en ce moment avait posé devant lui une toile encore vierge.

—Oui. Il y avait à la fois de la simplicité et de la gravité dans cet homme majestueusement coiffé d'un chapeau à bords déformés, dont le derrière était rabattu juste comme celui de Napoléon, après la bataille de Dresde, en 1813. Sa veste large et à basques, sa large culotte, petite-fille des culottes à canons du dix-septième siècle, tout ajoutait à l'originalité de mon héros. Je passais à cheval, car c'est ma manière de voyager... Je déteste les voitures... on ne voit rien... et moi, vous le savez, je ne voyage que pour voir... pour admirer. Je m'arrêtai donc devant mon berger, qui leva les yeux, porta la main à son chapeau, et me dit : Dieu vous garde, Monsieur... voilà une belle journée ;... et il reprit tranquillement sa besogne, c'est-à-dire son tricot.

—Que faites-vous donc là, lui dis-je ? — Une paire de bas, Monsieur.

—Mais, c'est un ouvrage de femme, cela.

—M'est avis que tous les ouvrages peuvent être faits par des hommes, quand ils sont utiles... du moins c'est ce que dit notre curé, et nous l'écoutons comme un père.

—Ces bas sont pour vous ? — Non pas, Monsieur, les miens sont bons ;... c'est pour ma grand mère... Elle en faisait autrefois ;... mais à présent qu'elle a quatre-vingt-dix-sept ans, elle ne peut plus rien faire... il est bien juste que ses enfans lui rendent à leur tour les services qu'ils en ont reçus... L'hiver sera peut-être rude, et il ne faut pas qu'elle ait froid.

—Vous n'avez donc pas de sœurs ? — Faites excuse, Monsieur ; elles travaillent aussi quand elles ont le tems ; mais c'est le soir... tout le jour il y a les travaux de la métairie... A chacun sa besogne... le tems marche, et il faut que tout soit prêt pour la Toussaint. J'ai parié avec Marie que ma paire serait faite avant la sienne.

—Marie... Qu'est-ce que c'est que Marie ? une jeune sœur ? — Jeune... oui ;... ma sœur, ... non... C'est ma promise... une pauvre orpheline que ma mère a recueillie, élevée. Nous devons nous marier à la Noël... et nous serons bien heureux.

—Mais, elle n'a rien... Comment ! elle n'a rien... C'est sage... c'est rangé... c'est bonne ménagère... ça ne sort que pour aller prier Dieu... C'est bien quelque chose, ça... c'est tout pour nous autres paysans. Mais vous êtes un Monsieur de la ville... quand vous prenez une femme, il faut qu'elle vous apporte de l'argent... ça vous fait-il plus heureux ? Tenez, l'hiver dernier, j'ai été à Dax porter de l'argent à un notaire... il en avait besoin... il mariait sa fille... une belle personne, je m'en vante... à un négociant de Bordeaux.. Très-bien... Le promis était aussi un superbe homme... avec une grande barbe noire... comme celle de mon grand-père, excepté que la barbe du pauvre vieux était blanche... Dame, ça vieillit à s'user... Tout le monde était dans la joie... — Eh ! bien ! dis-je à mon berger. — Eh ! bien ! Monsieur, au bout de six mois, le négociant était en fuite : il avait fait banqueroute, et sa femme... sa pauvre femme... un ange, Monsieur... elle était morte de désespoir... Nous l'avons bien pleurée, Marie et moi, et nous nous sommes dit : Ma foi, la pauvreté vaut mieux que la richesse.

—Mais c'est un philosophe, votre berger ! — Non pas, car tout à coup il regarda le soleil : Tiens, dit-il, voilà qu'il est midi : et il ôta son chapeau, sans rougir, fit le signe de la croix, et se mit à réciter l'*Angelus* ; puis quand il eut fini, il ajouta tranquillement : Faites excuse, Monsieur, c'est qu'ici nous croyons en Dieu. — Et qui vous a dit que je n'y croyais pas ? répliquai-je. — Je n'ai pas voulu vous offenser, reprit mon berger en reprenant son tricot : si vous y croyez, tant mieux ; vous êtes alors un brave homme.

—Un brave homme ! et pourquoi ? — Comment, pourquoi ? mais qu'est-ce qui peut empêcher l'homme de faire le mal, si ce n'est la crainte de Dieu ? qu'est-ce qui le retiendra, quand il pensera à une mauvaise action, si ce n'est la pensée que le bon Dieu est là qui le voit, et qui le juge ? oh ! tant qu'on a la crainte de Dieu, Monsieur, on se conduit bien. Tenez, j'ai eu un cousin... pauvre cousin ! il était marin... et dam ! dans l'état de marin, il y a des hauts et des bas... quand le tems est beau, on se moque de tout... Mais quand le vent vient et qu'il faut danser la coquille de noix, sur quoi on est, alors, voyez-vous, malgré soi on erie : Mon Dieu ! et on s'en ressouvient. C'est ce qui lui est arrivé au pauvre Jacques ! Un jour, il essaya une fameuse tempête ! au-dessus de lui, au dessous de lui, autour de lui, il n'y avait que de l'eau : et le navire dansait, oh ! mais il dansait ! alors le capitaine dit : Enfants, il n'y a plus que la Sainte-Vierge, la bonne patronne des marins qui puisse nous tirer de là ! prions-la, et ils se mirent tous à genoux. Monsieur, et ils prièrent dévotement. Aussitôt, voilà la tempête qui s'apaise comme par miracle : voilà le vent qui est moins fort ; voilà le navire qui danse moins ; les nuages passent, et deux heures après, les marins débarquaient tranquillement. Mais ils avaient fait un vœu : ils l'accomplirent, et tous, le capitaine en tête, ils s'en firent, pieds nus, remercier la Sainte-Vierge, dans sa chapelle de Bon-Secours. Ça lui a servi à Jacques : on n'est pas toujours heureux ; le moment fatal est arrivé ; il est mort ; mais dam ! il était né marin ; c'était une vocation. Il a fait comme son père et son grand-père. — Comment, dis-je, son grand-père était mort sur la mer. — Et son père ! — Mort sur la mer, aussi. — Et il avait osé s'embarquer ! — Et pourquoi pas, reprit mon berger : mais, pardon, excuse ! votre grand-père à vous, où est-il mort ? — Parbleu, dans son lit. — Et votre père ? — Dans son lit aussi. — Ah ! fit mon berger d'un air railleur, et vous osez vous coucher ?

—Pas mal répliqué, pour un berger, dit le peintre.

—En ce moment, mon homme leva la tête, il fit un mouvement brusque, et se dressant sur ses échasses : Ben ! s'écria-t-il, voilà la rousse qui fait des siennes ! Maudite rousse, va, elle me donne plus de mal à elle seule que toutes les autres. — Et il me montra du doigt une vache qui s'était écartée du troupeau, et qui bondissait au milieu des sables comme si quelque cavalier invisible lui aiguillonnait les flancs. — Je m'offris avec mon cheval pour courir après l'animal échappé. — Laissez, Monsieur ; vous êtes bien bon, mais vous n'arriveriez pas aussi vite que moi ; — et le voilà qui se met à arpenter la plaine, traversant les mares d'eau, sautant les fossés avec une agilité devant laquelle j'avoue que mon cheval eût reconnaître son maître. Bientôt la vache échappée reprit son rang dans le troupeau, et je quittai ;

mon pauvre berger, non sans lui avoir serré cordialement la main. Mais son image est toujours présente à ma pensée.

— Est-ce à peu près cela ? répondit le peintre, en tournant son chevalet vers le voyageur et en lui montrant sur cette toile naguère blanche, une esquisse qu'il avait tracé à la hâte.

— Comment si c'est cela, reprit le voyageur ; mais oui, voilà sa pose tranquille, les sables, le troupeau, et, comme tout se prête à l'illusion, je jurerais presque que ce sont les traits de mon brave berger Landais.

Cette esquisse de M. Lepoittevin, peintre distingué, était la préparation d'un délicieux tableau qu'il a exposé au salon de cette année. *France Litt.*

V A R I E T É S .

A PROPOS D'UN RENARD EMPAILLÉ.—La dernière audience du tribunal de simple police a été égayée par un incident assez burlesque. Des agens de police, en faisant leur ronde, aperçurent sur la porte d'une boutique, rue Guérin-Boissau, un chien qui n'était pas muselé, et ils entrèrent pour inviter celui à qui il appartenait à se conformer à l'ordonnance.

Le maître du chien se contenta de sourire d'un air assez narquois qui indisposa les agens de police, et le lendemain retrouvant à la même place le même chien non muselé, ils déclarèrent un procès-verbal de contravention. Le surlendemain, ils passèrent encore pour voir si ce récalcitrant s'obstinait dans son délit, mais cette fois l'animal était en règle.

Cependant le propriétaire du chien fut cité à comparaître devant le tribunal de simple police à propos de la contravention qu'il avait encourue, et, lorsqu'on appela sa cause, il se présenta tenant sous le bras un objet assez volumineux enveloppé dans une serviette. « Messieurs, dit-il, tout en découvrant l'objet qu'il portait, on a commis une erreur en me déclarant un procès-verbal ; car ce qu'on a pris pour un chien n'est autre que le renard empaillé que je vous montre, auquel j'ai mis une muselière, comme vous voyez, pour me conformer à l'ordre des agens de police. »

Cette explication fit retentir la salle d'un rire homérique, auquel le tribunal lui-même ne put s'empêcher de prendre part. Et l'homme et le renard furent renvoyés absous. *Idem.*

LE PETIT AMATEUR DE BILLES.—Paul Giboyer, enfant de dix ans, est traduit devant la police correctionnelle sous la prévention de vagabondage. Cet enfant est doué d'une figure charmante ; ses grands yeux bleus à fleur de tête, sa bouche riieuse et son nez retroussé donnent à sa physionomie un remarquable caractère de finesse et de douceur.

M. le président : Giboyer, vous avez été arrêté à la Halle à une heure du matin, couché dans un panier... Que faisiez-vous là ?

Giboyer : Je dormais.

M. le président : On ne doit pas dormir dans la rue. Pourquoi n'étiez-vous pas chez vos parens ?

Giboyer : Parce que je m'étais ensauvé d'avec.

M. le président : Vous avez eu le plus grand tort. Quel motif vous a fait quitter la maison de votre père ?

Giboyer : On m'avait envoyé faire une commission ; au lieu d'y aller, je m'étais amusé à jouer aux billes, et j'avais peur d'être battu.

M. le président : Vous voyez où mènent la désobéissance et l'amour du jeu... Vous pouvez être renfermé dans une maison de correction jusqu'à vingt ans.

La figure de l'enfant devient sérieuse ; ses yeux s'obscurcissent de larmes.

M. le président : Ce n'est pas la première fois que vous êtes arrêté pour vagabondage ?

Giboyer : Non, Monsieur, c'est la seconde.

M. le président : Pourquoi vous étiez-vous en allé la première fois ?

Giboyer : Parce que j'avais encore joué aux billes.

M. le président : Vous ne faites donc que jouer aux billes ?

Giboyer : J'aime bien à y jouer, parce que je cale bien et que je gagne toujours.

M. le président : A votre âge, il n'y a pas de mal à jouer aux billes ; mais il y a tems pour tout, il faut d'abord travailler. Vous fréquentez de mauvais sujets, et vous deviendrez comme eux, si vous continuez.

Giboyer : Vous dites comme papa

M. le président : Votre papa a très-bien fait de vous parler ainsi ; pourquoi ne l'avez-vous pas écouté ?

Giboyer : Les camarades m'ont dit que les papas ça bougonnait toujours, et qu'il ne fallait pas les écouter.

M. le président : Si vous l'aviez écouté, vous ne seriez pas ici. Vous pouvez m'écouter moi, et je vous engage à ne pas recommencer.

Giboyer : Je vous écouterai, Monsieur.

M. le président : Ainsi vous me promettez de ne plus tant jouer aux billes ?

Giboyer : J'y jouerai quand vous le voudrez, Monsieur.

Le tribunal acquitte Giboyer comme ayant agi sans discernement, et ordonne qu'il sera remis à son père ; néanmoins il le condamne aux dépens.

Le petit Giboyer demande à un de ses voisins ce que veulent dire ces mots : *les dépens*. Celui-ci lui explique qu'il devra payer les frais. A cette explication, l'enfant se lève, et dit en pleurant au tribunal : « Monsieur, je n'ai pas

d'argent ; je vous paierai ça avec les sous que me donne papa quand je suis sage. » *G. des Tribunaux.*

COURAGE ET SANG-FROID.—La frégate anglaise la *Magiciane* a débarqué à Malte un lion et une lionne qu'elle avait pris à Tunis et que l'on destine au jardin des plantes de Londres. Dans la nuit, le lion rompit les barreaux de sa cage et se promenait dans la cour du lazaret, lorsque six soldats du poste, prévenus du danger qui menaçait les passagers de la quarantaine, arrivèrent pour le tuer, ne voyant pas d'autre moyen pour s'en débarrasser. Un homme s'offrit pour faire rentrer le lion dans sa cage, il s'avança hardiment vers lui avec un baquet plein d'eau et lui offrit à boire ; il lui présenta ensuite un morceau de viande et profita du moment où le lion la dévorait pour lui passer au cou une grosse corde au moyen de laquelle on put le faire rentrer dans sa cage. Tous les spectateurs étaient en admiration devant cet homme dont le courage et le sang-froid en imposaient ainsi à une bête féroce.

UNE DESCENTE DANS LE VESUVE.—M. Preissier, voyageur français, vient de descendre dans l'intérieur du cratère du Vésuve :

« A une petite distance au dessous de moi, dit-il, se déroule un lac de feu ayant un mouvement d'ébullition très-marqué. Des flammes bleues voltigent sur sa surface comme du soufre en fusion ; une colonne de fumée très-blanche s'élève perpendiculaire du fond en tournant sur elle-même. Le vent qui régnait à la partie supérieure du cratère, en s'engouffrant dans l'entonnoir, écarte de tems en tems le tourbillon de fumée, et c'est ce moment qu'il faut choisir pour examiner cette mer de lave bouillante.

« Cette lave change constamment de niveau : tantôt elle s'élève progressivement et rapidement comme la mer dans les fortes marées, tantôt elle descend et disparaît aux yeux.

« Quand elle monte le long des bords de l'entonnoir, elle ragit et fait entendre un bruit analogue au grondement sourd du tonnerre.

« La terre est agitée et tremble sous les pieds ; la lave monte toujours, s'ouvre ensuite avec fracas, puis projette en l'air un fragment de rocher ; puis, comme apaisée par ce mouvement de colère, elle descend lentement pour remonter ensuite.

« Quand je sortis de cet enfer, je n'étais plus reconnaissable ; la fumée m'avait transformé en nègre ou plutôt en diable ; mes habits étaient bariolés de toutes couleurs par l'action des acides, roussis par la flamme et déchirés par la pointe des rochers. » *Journal des Villes et des Campagnes.*

UN PRESENTIMENT.—Sous ce titre, le *Morning-Herald* publie sérieusement l'anecdote suivante, datée de Saint-Petersbourg, et qu'il prétend tenir d'une source recommandable, mais dont il paraît douter néanmoins :

« On dit que le jour du 27^e. anniversaire du mariage de l'empereur, appelé les *noces d'argent*, les grands de l'empire se sont réunis pour offrir à S. M. un fauteuil d'argent.

« L'empereur, après être entré dans le salon où il devait recevoir les félicitations de la cour, se disposait à prendre place au fauteuil, lorsque le comte Beckendorf l'arrêta, déclarant qu'un pressentiment l'avertissait qu'il allait arriver un malheur si sa majesté voulait s'asseoir. L'empereur se moqua de ce qu'il appelait une lubie, et il allait prendre place au fauteuil, lorsque le comte Beckendorf, tirant l'épée, lui barra le passage.

« Avant que l'empereur eût pu revenir de sa surprise, son fidèle ministre était à ses genoux, lui disant : « Pardonnez-moi, Sire, j'ai cru devoir ne consentir que le soin de votre intérêt personnel, et je n'ai fait que mon devoir ; ordonnez que l'on examine ce fauteuil. » On procéda à l'examen de ce fauteuil ; il contenait un ressort caché, avec deux épées, qui, à la plus légère pression du ressort, devaient se croiser en perforant les flancs de la personne assise. » *Idem.*

— Dans l'arrondissement d'Autun, certain maître d'école a adressé aux parens d'un de ses élèves le bulletin que voici, et dont l'*Educateur* garantit l'authenticité :

« Monsieur et Madame, les vacances produisent une foule d'idées différentes dans l'esprit de M. Emile qui *paralisse* en quelque sorte l'action de s'amuser et l'action de travailler. Ce contraste provient d'une imagination ardente et vive, qui, évidemment, est un effet d'un acte de la volonté produit sur ses organes ; cependant je ne suis pas mécontent de lui. Agréez, etc. »

DÉCÈS.

En cette ville, le 9 du courant, ANGELE EMILIE, enfant de M. Yves Tessier peintre, âgée de 9 ans et 3 mois.

AVIS A MME. DU CLERGE.

LE SOUSSIGNÉ a l'honneur d'informer les MESSIEURS DU CLERGÉ, qu'il reçoit à l'instant les EFFETS NÉCESSAIRES qu'il attendait depuis le printemps, qui consistent en un bel assortiment de Chandelières et Croix pour autels, Calices, Giboires, Ostensoirs, Burettes, Porte-Dieu, Ampoules, Bénitiers, Cartons d'autels, Encensoirs et autres articles de ce genre ; et aussi un bel assortiment de Draps d'or et d'argent, Gallons d'or et d'argent, et de différentes dimensions. JOSEPH ROY.

Montréal, 11 août 1842.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE. PIRE DE L'ÉVÉCHÉ. } MONTRÉAL :
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET, IMPRIMEUR. } RUE ST. DENIS.